

Nouvelles

Boucher de Perthes



Gloubik éditions

2013

Le château de Crévecœur

Cette ferme, où vous voyez quelques débris de gros murs entourés d'une grenouillère, reste d'anciens fossés, était un château fortifié situé dans les Ardennes, non loin de Réthel ; on le nommait Crèvecœur. En l'an de grâce 1592, son propriétaire, bon gentilhomme campagnard, était en même temps receveur des aides, tailles et taillons, selon l'usage de la pauvre noblesse du pays. C'était un rude vieillard, qui dans sa jeunesse avait donné de durs horions et coups d'estoc ; maintenant il était père d'une nombreuse famille, et vivait paisiblement en la compagnie de sa femme Marguerite Simonneti.

Seigneur et receveur, il n'était point haï des paysans, car on le disait humain et charitable ; mais son vieux château était grandement redouté. Et si le seigneur-receveur eût attendu qu'on fût venu chez lui acquitter la taille, personne ne l'eût fait. Aussi avait-il établi un petit parloir au delà des fossés, où chacun payait bravement.

Dès que l'argent était au logis, on n'avait pas à craindre que rôdeur ou bandoulier vissent l'y chercher. Nul n'ignorait que quinze ans auparavant, la surveillance de Noël, dix malandrins, avisés par un espion qu'une grosse somme se trouvait au coffre, étaient arrivés à la brune au grand galop et leurs chevaux aussi, et avaient pénétré dans la cour, qui était ouverte comme de coutume. En vain un jeune garçon leur avait crié : « Allez arrière ! » ils n'en avaient tenu compte. Pendant ce temps tous les vassaux étaient en émoi. Beaucoup avaient dit : « Courons à l'aide du seigneur-receveur ; car, s'il est pillé de son or et de son argent, il faudra payer derechef. » Mais En songeant que les dix étaient couverts de casques et cuirasses en bon fer, et éperonnés de dagues et mousquets, pas un n'avait osé bouger.

Le matin suivant, à l'heure ordinaire, le châtelain était parti sur sa haquenée, suivi de son argentier et commis, portant deux lourdes sacoches, et le soir il revint comme d'habitude avec le reçu du financier du roi.

Durant tout le jour, les paysans n'avaient cessé de

regarder l'huis, pensant voir sortir les dix cavaliers et leurs montures, mais ils ne virent rien.

Vainement les attendirent-ils le lendemain, le surlendemain et jours suivants ; jamais plus on ne les revit, et pas un ne sut ce qu'ils étaient devenus. Or les enfants du châtelain étaient alors petits, petits, et dame Marguerite n'avait pas plus de force qu'une poule, et ses quatre serviteurs, tous vieux et chétifs, tremblaient le jour durant dans ledit château, attestant qu'il s'y passait d'étranges choses.

Ce n'est ici ni nulle part le lieu de les raconter au long ; aussi n'en dirai-je qu'un ou deux mots, à la seule fin de faire voir comment on devisait jadis dans les offices et cuisines, et comment peut-être on y devise encore ; car c'est là que j'ai entendu, pour la première fois, il y a bientôt quarante ans, toute cette histoire de ma vieille bonne Françoise, à qui le récit en était parvenu directement de nourrice en nourrice, de par delà huit générations, rien ne se perpétuant mieux que les sottises.

Pour en revenir au château, tel qu'il avait été selon les

dières communs et familiers : après détail et inventaire de toutes les cours, salles, vestibules et tourelles, sans oublier la pierre aux armoiries d'azur, à trois étoiles d'or, et au croissant d'argent avec ses deux turcs pour supports, la vieille ajoutait que quand la Lune donnait sur les fossés, et que les grenouilles chantaient en chœur, ainsi que les poules d'eau et oisillons de roseaux, tout à coup grenouilles, oisillons et poules d'eau s'interrompaient et restaient silencieux. Alors, si quelqu'un avait courage et allait au bord, il voyait sur l'eau une tête pourpre de sang, roulant des yeux brillants comme escarboucle, et dont les dents grinçaient et craquaient à mourir ; c'était le seul bruit qui se pouvait entendre au dire de tous ; le vent même n'osait souffler. Dès que la tête avait paru, suivaient des lopins de chair vivante, lesquels se ruèrent sur la tête qui bondissait en merveilleuse agitation comme un ballon sur la prairie, et aucuns ajoutaient qu'elle criait, jurait et maugréait ; et subitement un bras garni de fer et tenant un glaive se montrait, frappant à droite, à gauche, comme pour faire chair à pâté ; ensuite l'eau devenait rouge, et tout disparaissait. Puis les

grenouilles et oisillons recommençaient à piper et gazouiller.

Du, jour, les plus jeunes eufants du receveur ayant eu, on ne sait où, lignes et hameçons, se mirent à pêcher dans les fossés, et ils y firent une curieuse pêche. Dans leur joie naïve, en voyant tant de choses à eux inconnues, ils allèrent quérir la dame Marguerite qui, à cette vue, tomba soudainement en pâmoison, toutes les femmes s'enfuirent en piaulant chez le chapelain, lequel accourut avec un cierge pascal et force eau bénite ; et à l'oraison tout ressauta dans le fossé.

Le châtelain à son retour, en apprenant ce qu'avaient fait les enfants, entra dans une furieuse colère, et de son gant de buffle, ici je tremblais de tous mes membres, il leur donna une vigoureuse correction. Puis il s'enquit des gens qui leur avaient fourni les lignes et hameçons ; mais il n'y eut aucun moyen de les reconnaître ni découvrir ; personne ne les avait vus ; seulement les enfants dirent qu'ils avaient tous des mains sans chair et de simples trous pour yeux. Le châtelain chassa les femmes et

nourrices qui avaient laissé ces Innocents errer à l'aventure, et fit rebénir immédiatement la croix qui était sur la porte, ainsi que les armoiries.

On crut remarquer que tout ce jour il fut profondément pensif et soucieux. Il ne put ni boire ni manger ses sourcils restèrent constamment rapprochés l'un de l'autre ; ce qui rappela à tous qu'il avait, comme ses pères, un front de bélier.

Or, si le receveur et tous les siens avaient le front ainsi fait, ce n'était pas sans cause ; et cette cause, je vais la narrer.

La tradition disait qu'un de ses ancêtres, car sa race était fort vieille, revenant à minuit de pèlerinage, suivi d'un sien page et d'un écuyer, se trouvait égaré de son chemin, quand il aperçut devant lui un grand luminaire vers lequel il envoya le page pour savoir si c'était castel ou moustier où l'on pût recevoir l'hospitalité.

Après quelque temps, celui-ci accourut penaud et taciturne ; aux questions du chevalier, il répondit qu'il y

avait là ce qu'il ne pouvait dire, mais que ce n'était pas lieu où chrétien devait s'arrêter.

Le chevalier n'en tint compte et y manda l'écuyer qui bientôt revint à pied, bien frotté et meurtri, et si effarouché qu'il ne savait que geindre.

Quand il eut repris ses sens, il jura qu'ils étaient sur la terre des païens et nécromants, car il avait vu un cercle de vieilles femmes ayant toutes à la main une lampe allumée ; qu'au milieu d'elles était un grand bélier qui se mirait et se pavanait ; que, s'étant approché pour en savoir plus, le bélier s'était furieusement élancé, d'un coup de tête avait renversé son cheval et l'avait foulé cruellement de ses pieds fourchus, d'où s'étant dégagé à grand'peine, il était revenu, laissant mort le destrier.

Le chevalier, moult irrité de la perte de son bon coursier, commença à traiter l'écuyer de couard et malotru. « Adonc, beau sire, vous vous laissez rouler par un bélier. L'espèce en est certes belle et grande en ce pays, et, dans cette circonstance, je ne sais si vous avez mieux mérité une corde que des éperons. Or sus, il me

faut mon cheval mort ou vif. Retournez à lui, et avec vous ce petit homme, mon neveu, qui doit apprendre autre chose qu'à braire et trembloter, et ne revenez sans la beste et la selle. »

Ni le page ni l'écuyer ne bougeaient ; mais le maître leva sa lance dont ils eurent plus peur encore que du bélier et des vieilles, et ils se mirent en marche.

Le chevalier attendit un bon instant ; personne ne paraissait. Alors, dans son impatience, il fut droit à la lumière ; il vit les antiques femmes, et au milieu d'elles le bélier qui tenait sous son derrière l'écuyer et le page, et qui s'ébaudissait ainsi aux salutations de son cercle sabbatique.

En voyant son propre neveu, le fils de sa sœur, à l'égout d'une bête immonde, le chevalier mugit de mal humeur, comme un taureau piqué par la couleuvre, la lance an poing, il courut au bélier infernal et lui darda le fer au milieu du poitrail, qu'il traversa comme il eût fait d'un fromage nouveau ou d'une vessie pleine d'air. Or il advint que, ne rencontrant point d'appui et emporté par

son élan, le bon chevalier alla taper le front sur celui du géant bélier qui était si dur, que son casque en fut aplati ainsi qu'un angelot. Du choc, il tomba à la renverse, et la bête l'ayant saisi, le mit au même lieu que l'écuyer et le page, et continua ainsi à recevoir les adorations de ses ribaudes amantes.

Au premier son de la cloche matinale, tout disparut, et le chevalier se trouva entre son page et son écuyer, tous trois si souillés et empuantis qu'on ne les eût touchés avec pince, car le grand bélier ne s'épargnait aucune incongruité.

On peut juger si le sire était courroucé ; aussitôt qu'il put remuer, il se dressa sur son séant, défiant à haute voix et paroles fières le bélier et les vieilles femmes, appelant l'un félon et pourcel, et les autres truandes et vachères ; offrant de combattre à pied, à cheval, à l'épée et à la lance quiconque dirait qu'il avait été ainsi vilainé et empesté autrement que par sorcellerie et art diabolique. Mais il eut beau crier, personne ne parut ; il entendit seulement ricaner dans l'air comme par mépris ; il alla relever

l'écuyer et le page tout férus et à moitié trépassés de frayeur et mal senteur, et ayant rejoint les chevaux qui paissaient tranquillement, hors celui qui était mort, il regagna son logis, non sans avoir eu soin de se bien laver et purifier à la fontaine. C'est alors qu'il s'aperçut que le choc avec le bélier salaud lui avait fait venir une bosse apparente au dessus de chaque œil ; il n'en jura que pis, et, en arrivant chez lui, il se fit mettre une compresse d'eau et de sel.

Quand son ire fut amortie, il réfléchit que cette aventure n'honorerait pas grandement sa mémoire, et qu'il était plus probable qu'elle ferait rire les vivants et futurs ; il manda donc le page son neveu, et l'écuyer son serviteur, et leur enjoignit au nom de la Sainte-Trinité de n'en parler à âme qui vive ; mais déjà tous deux avaient jase, et bientôt le récit en fut connu d'un chacun ; toutefois beaucoup n'y croyaient.

Or ne voilà-t-il pas que les bosses du front du chevalier ne s'effaçaient pas ; en vain il y appliquait emplâtre, opiat et huile bénite, rien n'y faisait ; dix mois

après, il y paraissait encore comme au premier jour, et la châtelaine étant accouchée d'un fils, il arriva au monde avec les deux marques au front. L'année d'après, il en vint un second ainsi bosselé, puis encore un troisième ; alors personne ne douta plus de la réalité du nocturne bélier au front dur, et de ses impuretés.

Comme au total les enfants n'étaient pas plus laids que d'autres, le châtelain, qui à telle reconnaissance l'avait qu'ils étaient siens, s'en consola, et depuis s'en consolèrent aussi tous ses descendants qui eurent le même signe et ne s'en portèrent pas plus mal.

Ainsi le fait me fut conté ; était-ce vérité ou non ? je ne le sais et ne m'en inquiète ; mais il fallait le dire pour ceux qui aiment les contes, et c'est aussi pour cela que nous dirons comment le château s'appelait Crève-cœur et fut un lieu redouté de chacun.

Il n'était d'ailleurs ni beau ni commode, mais bien plutôt fort vieux, laid, et de maussade aspect ; car, disait-on, il venait d'un qui en 1198 avait juré la croisade avec Thibault, comte de Champagne.

Comment ce seigneur croisé se nommait de son nom à son départ et quand il alla faire serment sur les saints évangiles dans l'église de Troyes avec beaucoup d'autres, on ne le dit pas ; mais à son retour il avait belles armoiries au croissant dont nous avons parlé et deux esclaves maroquins pour les porter. Ses compagnons l'appelaient le bouchier, comme ayant fait un fier carnage d'ennemis, et il était grandement craint de tous.

Bientôt il commença à faire rajuster et bastionner le vieux manoir de son père en bonnes et fortes pierres et solivaux, et à y loger ample provision de blé en sacs, vin en futailles et victuailles de toute sorte. Où avait-il eu de l'argent pour cela faire ? Dieu le sait. Peut-être le fil-il sans, et à force de bastonnades distribuées aux manants, rustiques et autres pauvres créatures ; car bastonnade vaut de la monnaie en tout pays. Le fait est qu'il fit creuser citernes et fossés, construire tours et meurtrières. Cela fini, il enrôla quelques douzaines de compagnons pour cultiver ses champs, disait-il, et ne pas fatiguer ses chers amis les paysans ; mais les terres du seigneur auraient pu être labourées par un manchot et deux ânon ;

lorsqu'on allumait la lampe du beffroi tout le domaine s'en trouvait éclairé.

À la grande admiration de chacun, les agriculteurs qu'il avait appelés portaient pour faucille, hoyau et bêche, des glaives, braquemarts et lames de damas, et leurs bêtes de somme étaient de légères juments d'Arabie, qui ne hennissent point. On demanda au châtelain ce qu'il en voulait faire ; il dit qu'il avait le dessein de s'exercer du négoce pour l'avantage du pays.

En effet les compagnons étaient arrivés la veille de Pâques, et le trafic commença dès la seconde fête. Il alla si rondement que nul ne pouvait passer sur le terrain du seigneur croisé et bien loin par delà, avec l'assurance de conserver, je ne dis pas sa bourse, mais même ses chausses, vu que tout était bon pour ces grands commerçants de nippes et de peaux humaines.

Bien des années se passèrent, et, à la barbe des juges et sergents, ledit boucher, le nom lui en était resté, fit pis que mal dans la contrée. On voyait aux arbres plus de gens pendus que de lièvres au croc ; aussi du plus loin

qu'un voyageur apercevait le castel, il sentait son cœur battre de male peur, croyant toujours avoir le maître sur les talons ; de là le nom de Crève-cœur donné à cette demeure.

Comment ce seigneur bandit n'avait-il point encore été puni de dieu ou des hommes ? On ne le devine trop, puisqu'il n'épargnait dans sa grande cupidité et luxure ni gentilhomme ni prêtre ni clerc ni nonnain. Partout s'élevaient contre lui doléances et plaintes ; mais quand par suite de ces générales lamentations il se voyait serré par les gens de justice, il partait subitement et allait trouver, les uns disaient un puissant seigneur, les autres le roi lui-même, ou, suivant le plus grand nombre, un vénérable abbé qui comme lui avait été en Terre-Sainte. Sans doute il avait rendu à tous quelque éminent service, car toujours il revenait blanc comme neige, le gousset bien garni, et se riant des pleurards, trop heureux s'il ne les envoyait en paradis.

Dans sa diabolique furie, il avait pourtant soin de ne pas trop occire et tondre ses proches voisins, notamment

le petit peuple, gens de glèbe et basse classe. Étaient-ils menacés, il les soutenait à tort ou raison envers et contre tous, et de leur laissait manquer de pain. Quant aux étrangers mendiants, douleurs, criards et autres sangsues des laboureurs, il ne les pouvait souffrir, et autant il en arrivait, autant il en faisait noyer, comme chiens galeux. De cette façon il avait délivré le sol des vagabonds, espions, incendiaires, et il ne s'y trouvait plus d'autres voleurs que lui et sa bande.

Ce qu'il faisait dans son château, on ne croit pas que ce fut œuvre pie. S'il y ramenait des prisonniers, quand on les revoyait c'était la corde au cou pour la vente à rançon, ou par pièces et cadavres pour fumer ses terres et nourrir les brochets de ses fossés.

Cependant il n'était ni païen ni hérétique, et il lui vint à l'esprit de fonder une sainte communauté pour prier dieu en sa commémoration. Il fit donc crier à son de trompe que six bons frères chartreux de sainte vie et mœurs eussent à se présenter, parce qu'il les voulait doter et loger. Mais pas un ne fut assez osé pour se mettre entre

telles griffes.

Il n'entendit pas pour cela se faire faute de moines, et huit jours durant, chevauchant avec ses archers, il fut droit à la grande chartreuse. La dague au poing il fit comparaître tous les frères ; il choisit ceux qui à son idée étaient les plus dispos et vaillants pour l'oraison, et, les chassant devant lui à grands coups de gaule comme pourceaux en foire, il les conduisit jusqu'à son pays, où les ayant engagés dans un local qu'il avait édifié à cette fin, il leur enjoignit de chanter et prier pour lui, leur promettant s'ils y manquaient de leur ouvrir à tous le ventre.

Prièrent-ils ? La vieille nourrice n'en savait rien ; mais elle ajoutait qu'une nuit un choc d'armes se fit entendre avec beaucoup de jurements et blasphèmes. Comme tels étaient le langage et la coutume du lieu, les paysans ne tremblèrent guère plus qu'à l'ordinaire ; après, suivit un profond silence.

Le lendemain aucun des hommes d'armes ne vint folâtrer et se hargner devant la chapelle avec les fillettes

ainsi qu'ils faisaient d'habitude. Le seigneur lui-même ne se montra point.

Quelqu'un s'étant aventuré tout près des murs et entrée, il n'ouït nulle parole de vivants. Maîtres, serviteurs, moines, dames et suivantes tous semblaient fondus ou endormis.

On pensa que c'était quelque nouvelle industrie du patron et un piège tendu aux âmes. Au réveil tout était fermé et barricadé, mais sans un être pour garder les clôtures ; cependant telle était la terreur qu'inspirait le lieu, que personne ne s'enhardit pendant trente ans entiers à dépasser la fermeture, tant on doutait de s'y prendre en quelque engin et trébuchet ; et bientôt les ronces et broussailles s'amoncelèrent en verdure et naturelle défense.

Trente années s'étaient écoulées, lorsqu'un matin les portes du château se trouvèrent ouvertes, et on en vit sortir un homme brun, suivi d'un jeune garçon gracieux et joli à merveille. Les vieillards reconnurent dans l'homme brun les traits de l'ancien seigneur, et dans le damoisel

tous les traits de l'homme brun. Une troupe de puissants varlets ou escuyers noirs et laineux les accompagnaient : ils eurent lestement dégagé les avenues des ronces et épines, et furent aussitôt établis au logis comme en leur propre nid. Chacun se prit à dire que l'homme brun était le fils du seigneur ; mais, à son faire, on aurait pu croire que c'était le seigneur lui-même, tant il semblait un démon incarné.

D'où venait-il ? Où avait-il été ? Comment était-il là ? Les bonnes gens soutinrent qu'il n'en avait jamais bougé, et que le vieux seigneur était toujours dans les souterrains avec ses archers, femmes, enfants, moines et destriers ; pour preuve, qu'en posant l'oreille sur la terre, on entendait hennissement de chevaux, cris d'hommes, vagissements de nourrissons, chants de frères, sanglots de tortures et massacres. Beaucoup pensaient donc qu'au premier jour on les reverrait tous ensemble ; mais il en advint autrement, nul ne parut, et brièvement le nouveau seigneur mourut de piteuse mort en un bois, où il fut trouvé une dague dans le cœur.

Il ne resta plus au château que le jeune garçonnet orphelin avec les écuyers laineux. L'idée vulgaire que l'aïeul était encore existant et furibond comme devant le protégé, et, quoiqu'on eût de grandes vengeances à exercer sur sa race, nul ne lui fit dommage.

Un charitable clerc du voisinage, dans la peur que les noirs laquais qui parlaient un langage païen et bestial ne le corrompissent et gâtassent, l'instruisit au service de dieu. Il devint donc moins cruel et farouche que ses pères ; il fut vaillant soldat. À lui arriva l'aventure du béliet ; et de cette époque, ainsi que nous venons de le narrer, cette race fut bosselée au front comme étaient, dit-on, nos pères Gaulois.

Les suivants châtelains de mâle en mâle vécurent en bons gentilshommes et chevaliers, selon la mode du temps, c'est-à-dire qu'ils vexèrent et pillèrent les pauvres gens le plus qu'ils purent, ainsi qu'ils en tenaient le droit légitime de leur ancêtre le croisé de glorieuse mémoire, qui l'avait acquis de son épée. Ils furent fidèles à dieu et au roi, sauf qu'ils se révoltèrent deux ou trois fois par

siècle, selon qu'il y avait profit à faire, et honneur à gagner.

Ceci alla bien et paisiblement jusqu'à l'an 1400. Tous moururent chrétiennement dans leur lit, ou occis à la guerre, à l'exception d'un qui fut pendu par les rustres vassaux ; ce dont il ne trépassa pas immédiatement par la grâce de son patron en qui il avait une dévotion vive.

C'était un chrétien fort économe et rangé, quoiqu'un peu enclin aux dames ; pourquoi il était grandement estimé du bon roi Charles qui était aussi un homme d'ordre et un joyeux compagnon.

Le châtelain, dans l'intérêt de ses héritiers, avait toujours mieux aimé prendre que payer ; mais la gent corvéable et taillable d'alors n'était déjà plus si douce et si patiente qu'au bon vieux temps ; de sorte qu'un qui était bourrelier, ayant récolté du chanvre, s'avisa de faire une belle et forte corde ; il la montra à un sien compère, en lui disant que c'était un hausse-col qu'il destinait au seigneur, au premier tort et cruauté qu'il en recevrait.

Cela tarda peu. Le châtelain ayant vu de bons licous appendus chez ledit bourrelier, imagina qu'ils seraient commodes à ses bêtes, et il les envoya emprunter. Le bourrelier, qui savait qu'il ne les aurait jamais revus, dit qu'il ne les pouvait donner, offrant de les vendre à juste prix ; l'envoyé se gaussa de lui et les voulut ravir. Le propriétaire ne les voulut quitter. Grande fut la querelle et rudes furent les coups, car le bourrelier était un vigoureux manant ; le laquais rapinier s'en fut donc sans les licous et avec l'œil noir.

Quand le châtelain le vit en cet état, il se sentit en grande impatience contre le bourrelier, puis contre le varlet, pour s'être laissé battre ; dans son humeur il lui meurtrit l'autre œil, et, marchant droit au logis du vilain, il fut décrocher de sa main les licols. Le bourrelier tenta de les ressaisir ; mais d'un poing athlétique le châtelain l'envoya rouler sur un tas de peaux de vache, et emporta la marchandise en appelant le propriétaire voleur et malavisé.

Le rustre, se relevant le cœur gros, alla voir si sa

grande corde était en bon état ; il la graissa bien, y fit un nœud coulant, et puis, lui et son compère, furent pendant la nuit caqueter et dorloter avec leurs parents et amis, qui déjà disaient que, s'ils étaient de pauvres gens, dieu ne les avait pas faits pour être battus et dépouillés.

Ayant remémoré à chacun ce qu'il avait souffert de cette race de boucher, il conduisit la bande chez lui, versa rasade de son vin à tous, et leur montra la corde bien suiffée et propre à sa besogne, promettant que s'ils voulaient venir sous le chêne du bourg, ils y verraient une nouvelle danse. Or, ladite danse était d'accrocher le seigneur quand il sortirait pour aller à la messe paroissiale ; car ce gentilhomme, comme tous les siens, était merveilleusement dévot et régulier.

Fut fait ainsi qu'il était dit : les paysans se ruèrent dessus, et, sans lui laisser le temps de crier merci, ils lui passèrent le cordon au cou, et hissèrent.

L'œuvre de chanvre était vraiment bonne et solide, mais la branche était trop frêle et mesquine ; aussi à la première tirée, elle cassa comme une vieille allumette, et

le seigneur se trouva sur ses pieds, plus rouge de colère que de pendaison. S'élançant sur une hache de bûcheron, il en frappa le front du bourrelier, qui s'ouvrit comme une noix sèche ; et puis, se frayant un passage au milieu de la foule abêtie, il courut à son château, dont il fit prestement fermer la porte.

Mais les paysans, revenus de leur surprise, retournèrent à leur vouloir carnassier ; ils allèrent tous ensemble faire le siège du seigneurial manoir, et, pour en finir plus tôt, ils mirent le feu aux granges.

Le châtelain, enfumé comme un blaireau, vit qu'il n'y avait de salut que dans une prompte fuite. Au moyen d'un passage à lui connu, il se trouva avec sa famille dans la campagne, et il se dirigea en hâte vers Réthel. Les domestiques qui étaient restés ouvrirent à tous les portes : la foule entra, le château fut pillé et à moitié brûlé.

Un grand procès s'ensuivit entre les vassaux et le châtelain, et il durait encore quand ce dernier trépassa des suites de son accident de chanvre dont il lui était resté un fort mal de gorge.

Son fils, qu'on appelait jehan, ne pouvant, faute d'argent, continuer le procès, resta bourgeois de Réthel, dans une maison à lui appartenant et sise au faubourg. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut aussi escuyer de Marguerite de Bavière, et qu'il remboursa, ou selon d'autres, fut remboursé en septembre 1406 d'une somme de 8 sols prêtée aux habitants de Réthel, ce qui ne lui suffit pas pour réparer le château de son père.

Guy son héritier n' y songea guère plus que son petit-fils colin ; mais son arrière-petit-fils Guyot, on voit que les noms champêtres étaient alors à la mode, ayant en 1533 rendu foi et hommage, ainsi que l'assurent le Père Lelong et un beau manuscrit n° 34 266 de la bibliothèque du Roi, à Henry de Foix, seigneur de Lautrec, et comte de Réthelois, pour certain bout de fief dont lui Guyot était seigneur, il lui demanda protection contre la justice, et obtint ainsi que les débris du château paternel lui seraient rendus.

Il le rajusta de son mieux, non entier, mais comme il put, et, ayant donné ses autres biens à Jacques, son fils

aîné, il laissa cette bicoque de château à son second fils que l'on nommait Jean, le même dont nous avons parlé au début de cette véridique histoire, et qui, après avoir bravement guerroyé, était devenu receveur des aides et tailles.

Nous l'avons quitté au moment où il venait de fouetter ses enfants selon l'usage des temps antiques. Cette journée fut sombre pour lui, et la nuit le fut aussi comme nous allons voir.

Il était minuit, tout le monde reposait au château, le receveur-châtelain seul veillait : il était agenouillé dans un oratoire, et priaît dévotement. À ses pieds étaient son épée et une grosse clef ; il prit l'une et l'autre, et se signant, il approcha d'une porte fort massive, et qui ressemblait assez à celle d'un cachot. On voyait que depuis nombre d'années nul n'était passé par là, car ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put en faire mouvoir le verrou. Cela fini, il regarda son épée et une dague qu'il avait à la ceinture, à côté d'un crucifix, et se signant encore, il ouvrit la porte dont s'échappa une grande clarté ; et l'on

entendit qu'il la refermait.

Le lendemain il fut trouvé évanoui dans la chapelle ; il n'avait à son côté ni le crucifix ni le poignard, et sa bonne épée était fortement émoussée ; quand il revint à lui, il dit qu'en priant il s'était affolé. Dame Marguerite ni personne ne crut à son dire, ni qu'il fut resté à prier ; on se souvint que, nombre d'années avant, la même chose était advenue, et que la veille on avait entendu frapper trois coups à la porte. On ignorait d'ailleurs ce que pouvaient contenir les anciens souterrains, car nul n'y avait pénétré ; et le châtelain en avait fait clore soigneusement chaque issue, sauf l'entrée dont nous venons de parler, et dont personne que lui n'approchait.

Tout ceci était-il conte ou raison ? Je n'en dirai rien ; je ne l'ai point vu ; ce que je sais, c'est qu'ainsi me l'ont rapporté les anciens du pays, et surtout les antiques servantes qui me montraient en preuve le portrait de dame Marguerite fort vieille et laide, et dont j'avais si peur que je faisais un grand détour afin de ne point passer dans le lieu où il était.

Quant au châtelain, le vrai est qu'il vivait receveur et bon chrétien, et que le roi Henri IV étant venu à Réthel qui s'était démis du parti de la ligue, ledit gentilhomme fut chargé avec son frère Jacques de lui en remettre les clefs, ce qui lui valut un grand merci et ensuite une visite à son château que le roi trouva être une noire et disgracieuse mesure, comme lui s'y trouvait bien, c' était le point utile ; il continua donc à y percevoir les aides et tailles.

Il avait eu deux femmes, la première était dit-on morte de peur, la seconde n'étant pas beaucoup plus rassurée, n'aurait voulu pour rien au monde coucher hors de l'appartement de son époux ; il en advint qu'un enfant arriva tous les ans, et le bon châtelain, tant de la première que de la seconde, en avait neuf.

Quoiqu'il fût seigneur de Crèvecœur et autres lieux, lesdits fiefs lui eussent à peine fourni du pain sec pour tant d'estomacs, si la recette n'y eût pourvu ; et, au milieu de tant de pauvre noblesse, il était encore un des mieux remplumés. Il faut dire qu'à cette époque les

gentilshommes étaient plus communs en champagne que les choux au potager, car depuis l'année 841 où tous les nobles avaient été tués en une bataille, le ventre y anoblissait, comme nous l'apprend messire Gilles-André de Laroque, dans son beau traité sur la noblesse. En outre le droit d'aînesse n'y existant pas, une perche de terre donnait son nom à trois seigneurs ; aussi y vit-on par suite les chevaliers maltotiers de la gabelle, et les écuyers soufflant les bouteilles, ce qui, entre nous soit dit, valait autant que de voler comme faisaient leurs pères, ou mendier comme ont fait leurs fils ; mais alors encore la plupart préféraient mourir de faim.

Au trépas du receveur, advenu l'an de grâce 1598, son fils Philippe, qui était l'aîné, demeura par disposition testamentaire propriétaire du château ; le reste des biens et économies fut partagé entre ses frères et sœurs, qui ne se trouvèrent pas de riches capitalistes, ainsi qu'il est à croire, et vécutrent comme ils purent, ce dont nous ne nous occuperons pas. Nous ajouterons seulement qu'ils multiplièrent si fort, au dire des chroniques du temps, qu'au décès de Dame Marguerite, qui vécut fort vieille,

ils étaient cent quinze enfants, gendres ou brus, présents à la messe mortuaire : d'où il arriva que ladite famille ne fut plus nommée en Réthelois que la grande race.

Philippe devenu châtelain aurait pu de même que feu le receveur faire certaine figure, s'il eût conservé la recette des aides et tailles ; mais le cousin des comtes de Porcien obtint la préférence, et Philippe se trouva réduit à ses seules seigneuries. Aussi la maison du brave homme ne ressemblait en rien à la terre promise, et l'abondance était loin d'y régner. Pourtant à l'aide de sa digne femme Jeanne Raulin, qui, dès son enfance, avait été accoutumée au jeûne chez son honorable père Rémi Raulin, sieur de Lucquy, très haut et très puissant seigneur, mort en Terre-sainte, à l'hospital, il atteignait le bout de l'an sans faire de dettes. Il est vrai qu'on ne mangeait de viande au château, que lorsqu'un paysan avait tué un porc où une vache, et qu'il avait l'attention d'en envoyer un morceau au maître ; mais les progrès de la philosophie et de l'indépendance rendaient de jour en jour ces offrandes plus rares, et les trois quarts de la semaine ou vivait, au manoir féodal, des carottes du jardin, ou de la venaison que le fermier se

procurait par lacets ou autrement sur les terres des voisins, celles du châtelain ne nourrissant depuis longtemps en bêtes fauves que des taupes et des mulots.

La lignée du vivant seigneur de Crèvecœur était donc devenue belle et nombreuse. Il n'y fit pas grande attention tant que les enfants furent petits ; mais plus ils grandissaient, plus ils mangeaient, et toute l'économie de la châtelaine pouvait à peine y pourvoir. Au temps présent on aurait fait apprendre un métier à tous ces galopins ; l'un eût été laboureur, l'autre tisserand, ou menuisier ; les filles auraient épousé de bons bourgeois qui les auraient fait vivre ; mais à cette époque pareille idée ne pouvait entrer dans une tête armoriée, et la dame de Crèvecœur quelque raisonnable qu'elle fût aurait préféré voir ses enfants morts, à les savoir manouvriers ou gens de boutique.

Messire Philippe, bonhomme d'ailleurs, et qui n'avait aucune des inclinations pillardes de ses confrères, sentait comme eux un souverain mépris pour les vilains de quelque nature qu'ils fussent ; les marchands étaient

surtout l'objet de son antipathie particulière, peut-être parce qu'on avait dit que sa femme en sortait. Entre un usurier et un banquier ou commerçant, il n'avait jamais su établir de différence ; il les croyait tous plus ou moins entachés de judaïsme. Le négoce et la synagogue lui paraissant une seule et même chose, le plus bel acte de notre seigneur était selon lui de les avoir chassés du temple. Aussi n'imaginait-il pas qu'un marchand eût jamais pu faire son salut, et il les voyait tous damnés ni plus ni moins que feu Judas Iscariote, sans même en excepter le chancelier de bourgogne Nicolas Raulin, l'un des ancêtres de sa femme, parce qu'avant d'être le favori de Charles-le-téméraire il avait été son fournisseur d'épices.

Le châtelain aurait donc voulu faire de ses enfants des capitaines ou gens du roi ; mais il manquait d'argent pour leur acheter des hommes ou des charges. La mère aurait préféré les voir s'arrondir en gros chanoines qui, après avoir bien dormi la moitié de leur vie, eussent pu en récompense devenir évêques et être appelés monseigneur.. Mais pour être évêque, il faut entrer au

séminaire, et alors comme aujourd'hui on n'y entrait pas *gratis*.

Bref tout s'arrangea au mieux ; d'un commun accord personne ne fit rien, et chacun jeûna le plus noblement possible par respect pour l'usage et sa qualité.

L'aîné des enfants s'appelait Innocent, nom qui aujourd'hui, temps de malignité et de corruption, serait synonyme de niais et d'imbécile, et qui alors n'était que gentil et virginal. C'était un garçon de belle taille et de vaste estomac, qui aurait eu bonne mine s'il avait mangé son soûl. Cela lui était rarement arrivé, car le châtelain s'était fait un devoir de n'accepter pour lui et les siens aucune invitation qu'il n'eût pu rendre, et le jeune homme, sur le témoignage de la cuisine paternelle, pensait qu'il en était à peu près de même partout.

Un jour ayant été à Réthel réclamer d'un certain peigneur de laine une petite rente qui était due à sa famille, il le trouva prêt à commencer son repas auquel il fut gracieusement invité. C'était un jour ouvrable, néanmoins la chère était d'apparence et de fumet

délicieux. Malgré la défense de son père, le gentilhomme ne put résister à une si belle offre et senteur ; il accepta de grand appétit et opéra de même.

Déjà il était bravement repu lorsqu'il vit arriver un second service, « par saint Nicolas de Réthel, compère, c'est donc aujourd'hui noce chez vous. — Non maître, dit le peigneur, tel est mon ordinaire, au temps où l'on peut manger chair s'entend. — Comment ! Votre ordinaire ? Chez le châtelain, mon seigneur et père, nous n'en voyons pas autant à Pâques ; est-ce donc dans les balles de laine que vous rencontrez si riche poularde et grasses saucisses ? — En vérité cela est ainsi, dit l'artisan ; grâce à dieu, je trouve dans mon commerce de quoi garnir mon buffet et élever chrétiennement mes enfants. »

De retour au château, Innocent compara l'huileuse salade et les choux verts, aux bonnes volailles du dîner ; il réfléchit profondément, et il se dit qu'en ces jours il valait mieux être peigneur que seigneur. Toutefois cette idée n'eut pas de suite pour le moment.

Quelques semaines après, étant allé de nouveau chez

le peigneur, il y joignit un bourgeois de Réthel qu'on appelait Ponsin Bouvarlet. C'était un puissant marchand que quelques uns disaient d'antique origine, ce dont non seulement le brave homme ne se vantait pas, mais se défendait vivement, de peur que cela ne lui fit tort dans son commerce. Il conversa avec Innocent, et, comme le gentilhomme n'avait ni morgue ni malice, l'honnête trafiquant en fut si satisfait qu'il l'engagea à venir chez lui. Innocent, qui vit encore là un moyen d'interrompre de temps à autre le grand jeûne seigneurial, le lui promit.

Il ne parla pas au château de sa nouvelle connaissance, pas plus qu'il n'avait fait de la première, car il savait bien qu'on l'aurait blâmé de la fréquentation de si petites gens.

Sur ces entrefaites, le châtelain reçut la visite d'un cousin de son nom, qui était seigneur de Richebourg ; il avait reçu commission de lever une compagnie de 100 hommes d'armes, et il venait voir si le domaine du parent ne lui procurerait pas quelque recrue. Il ne fut pas chanceux dans ses recherches, nul ne se souciait

d'abandonner ses foyers au moment où les espagnols couraient le pays.

Le seigneur de Richebourg fut bientôt lui même en situation de sentir l'inconvénient des voyages dans la circonstance ; car, tandis qu'il racolait à Crèvecœur, son château de Sorbon reçut la visite d'un parti ennemi, qui ne s'y fit faute d'aucune gloutonnerie et méchanceté, et ledit château brûlait quand on vint lui en apprendre la nouvelle. Il s'empressa de partir, emmenant avec lui son cousin Innocent pour l'aider à éteindre le feu.

Le seigneur de Richebourg trouva sa maison dans un piteux état. Son vin avait été bu, et toutes ses servantes violées ; mais ce qu'il regretta par-dessus tout fut la perte de ses titres et parchemins dont les espagnols avaient fait des doublures à leurs bragues.

La noblesse du pays s'était assez peu souciée de ces maraudeurs, tant qu'ils n'avaient fait que frire le frétin ; mais, au premier bruit qu'un château avait été attaqué, l'alarme s'était mise parmi tous les possesseurs de fiefs, chevaliers, écuyers, dames ou damoiselles. Innocent se

trouva au milieu du ban et de l'arrière-ban de la province, superbe corps dont il n'était pas un membre qui ne fût aussi brave que son épée ; mais qui, au total, formait la plus mauvaise armée qu'on eût pu voir ; car chaque soldat, noble comme le général, se croyait aussi habile. Libre et volontaire comme lui, il se fût déshonoré s'il lui eût le moindre obéi ; de façon que les exploits de cette vaillante troupe se bornèrent à jouer, boire, cajoler les femmes et filles, et battre les pères et les maris. Quant aux Espagnols, il n'en fut nullement question, et, après deux mois de fainéantise et de pillerie, chacun rentra chez soi, fier de ses prouesses pour lesquelles il demanda une pension.

Innocent retourna au logis sans autre profit qu'une balafre que lui avait faite un de ses honorés collègues contre qui il avait défendu les poulets du métayer de son père.

En ces temps vénérables où, les neuf dixièmes de la nation avaient moins de droits politiques que le bétail n'en a aujourd'hui, les choses allaient médiocrement

bien ; mais il est surprenant qu'elles n'allassent pas plus mal, ou plutôt que quelque chose allât, car tout semblait organisé pour le désordre. C'était principalement dans les occasions comme celle qui vient d'être contée que la prodigieuse sottise des lois, usages et coutumes ressortait par ses naturels effets. Innocent, qui, n'ayant jamais eu d'argent pour payer une flatterie, n'avait pas l'esprit trop faussé, resta très peu satisfait des mœurs et habitudes de ses contemporains.

Son premier soin, après quelques jours de repos, fut de faire une visite à son ami le marchand ; il le trouva environné de boucauts, ballots, harasses et futailles qu'il étiquetait de sa main avec un soin particulier. Maître Bonvarlet le fit asseoir à côté de lui, sur une tonne de sucre, et ils se mirent à deviser familièrement des affaires du temps. Le commerçant lui dit qu'il plaignait sincèrement la jeune noblesse, qui se croyait obligée de passer sa vie dans la gêne et l'oisiveté ; car la guerre, comme on la faisait alors, n'était pas même une occupation ; la campagne finissant toujours à la première giboulée ou à la dernière bouchée de pain. « Que

l'homme riche, ajoutait-il, s'ingénie à dépenser son revenu, cela se comprend et aide les autres à vivre ; mais que celui qui n'a rien ne fasse rien et tire la langue toute sa vie, parce qu'il s'appelle seigneur ou sieur, voilà certes une grande folie ; je ne voudrais pas à ce prix être le fils du roi notre sire. Vous, par exemple, mon jeune ami, dont le père passe pour le plus pauvre gentilhomme de tout le Réthelois, où il n'y en a pas un de riche, que ne prenez-vous un bon état qui vous engraisse et vous rende le temps agréable ? »

Ces observations s'accordaient assez avec les pensées secrètes d'Innocent et le goût qu'il avait pour une table honnêtement servie.

Cependant il ne voulut pas renier les siens et paraître battu à la première attaque ; il défendit consciencieusement l'oisiveté et le privilège, et répéta toutes les raisons qu'il avait entendu déduire au château pour prouver que le commerce était une profession vile, et que celle des armes convenait seule à un jeune gentilhomme. « Or, dit le marchand, il est donc plus

noble d'affamer les hommes que de les nourrir ? De dévaster le pays que de l'enrichir ? De démolir les maisons que de les édifier ? Qu'y a-t-il de honteux à vendre loyalement est à juste prix ? Le plus fier de vos barons ne vend-il pas son blé, son vin, son foin et le plus cher qu'il peut ? Vos seigneurs de cour, vos juges si vaniteux ne vendent-ils pas leur âme et conscience ? Le prince lui-même ne vend-il pas les charges, sièges, offices et gouvernements ? Notre saint-père le pape les corps saints, pardons, indulgences ? Et feu notre bon roi Henri n'a-t-il pas acheté son royaume à beaux deniers comptants des ligueurs et gens d'église ? Allez, messire Innocent, n'en déplaise au châtelain votre père, tout est commerce en ce monde ; trop heureux si chacun le faisait honnêtement. Ces offices que vous tenez pour glorieux, qu'est-ce autre chose que métier de valet ? Et le guerrier si fier de ses housseaux ne jure-t-il pas d'être un vivant mannequin et instrument charnu soumis à tous les caprices et billevesées du maître qui peut le piquer de son éperon comme s'il était son propre mulet ? Il est vrai que ledit homme de guerre s'en dédommage sur les autres et

qu'il n'en est aucun au camp ou à la cour qui ne soit un franc larron ou mendiant intrépide. Moi je tiens pour plus honorable de vendre que prendre. »

Ces raisons instruisirent en quelques points le gentilhomme ; mais lorsqu'il entra dans la salle où le marchand le conduisit, pour goûter son vin grec, il y aperçut un argument qui fit bien autrement effet. C'était la fille de maître Ponsin qu'on nommait Marguerite ou Marçon, suivant la mode de ce temps où les diminutifs étaient beaucoup moins galants que de nos jours.

Malgré la grande richesse du père, la damoiselle n'offrait rien dans sa mise qui la distinguât des plus petites bourgeoises ; mais elle avait une figure dont les traits délicats eussent fait honneur à une duchesse. Orpheline dès l'enfance et reine de la maison, elle était depuis longtemps accoutumée aux hommages des jeunes nobles, qui entraient souvent dans les magasins, sous prétexte de voir des marchandises, qu'ils eussent volontiers prises d'amitié, ou à crédit, mais qu'ils n'achetaient jamais ; elle ne fit donc pas grande attention

à notre pauvre Innocent.

À la vérité, il méritait en ce moment assez bien son nom ; quoiqu'il eût passé le premier âge, il n'avait jusqu'à ce jour songé d'amour à nulle femme. Vainement ses voisines châtelaines étaient mignonnes et avenantes ; il ne les avait jamais considérées que comme petites bavardes insupportables, et se trouvant partout dans les jambes, quand on voulait faire un pas.

Le sentiment qu'il éprouvait était vraiment nouveau pour lui, et ne se révélait que par une plus forte dose de timidité, gaucherie et naturelle frayeur ; il resta devant la jolie fille, la bouche béante, sans esprit, ni parole.

Un commis qui entra fit quelque diversion à son embarras ; il tenait à la main des lettres et factures, qu'il présenta à sa jeune patronne. Elle s'approcha d'une table où était un gros registre, et là, après avoir inscrit beaucoup de chiffres, elle indiqua au commis les réponses à faire, puis vint se remettre à sa place.

Tout cela fut fait avec l'aisance d'une personne qui en

a une longue habitude, et Innocent, qui avait suivi tous ses mouvements, resta muet de surprise. Une fille de 18 ans, qui savait lire, calculer, registrer et dicter des lettres, bref qui en faisait autant et plus qu'un clerc, était à ses yeux un prodige inexplicable. Il est certain que lui-même n'eût pu opérer le quart de ces choses, car la grande détresse de sa famille n'avait pas permis de lui donner un précepteur, et l'orgueil nobiliaire avait défendu de l'envoyer à l'école, de façon qu'il en était resté à ce que lui avait appris sa bonne mère qui savait juste lire ses prières.

Son ignorance, à laquelle il n'avait jamais songé lui apparut alors, et cette conscience ne contribua pas à l'enhardir ; aussi, rougissant, pâlissant, balbutiant, il salua la damoiselle sans même oser lever les yeux, et prit congé du marchand qui l'invita à dîner pour le dimanche suivant, seul jour qu'il consacra à ses amis.

Cette invitation surprit étrangement les gens de la maison ; ils avaient remarqué que le patron avait une forte prévention contre tout ce qui tenait à la noblesse,

prévention assez fondée par les motifs que nous avons dits. S'il avait toléré au comptoir les hobereaux qui s'y présentaient, c'est qu'il n'avait pu les en éloigner ; mais il prenait soin de donner à Marçon une mission à l'extrémité du logis quand la conversation durait trop longtemps. Jamais il n'en avait admis aucun à sa table, et il ne s'était écarté de sa règle de conduite en faveur d'Innocent que parce qu'il avait quelques obligations au défunt receveur. Cependant ce n'était au fond que pitié ou civilité, et ses bonnes intentions n'allaient pas plus loin qu'un repas.

Quant à sa fille elle n'avait été frappée que de l'air gauche et emprunté de ce nouveau venu, et elle avait à peine attendu qu'il eût tourné les talons pour en rire avec les commis si hautement et si fort, que le père l'en réprimanda en disant, qu'on ne pouvait chrétiennement s'égayer ainsi de son prochain.

Ce sermon n'était pas une recommandation pour Innocent, et le dimanche arrivé il fut accueilli par la damoiselle avec une politesse plus que dédaigneuse ; si

elle s'humanisa jusqu'à lui adresser la parole, c'est qu'elle en avait reçu l'ordre ; ce qui déplut beaucoup au premier commis, fils d'un riche fabricant de Reims, et qui avait des prétentions sur l'héritière.

Les autres invités étaient tous des marchands bourgeois de la ville ; la conversation roula presque uniquement sur le commerce. L'un deux, qui arrivait d'outre-mer, entremêla ses calculs de tant d'anecdotes curieuses, qu'Innocent, qui d'abord avait été tout entier à son appétit et à son admiration pour la maîtresse du logis, finit par prêter une oreille attentive. Il s'étonna qu'on pût parler d'autre sujets que de chasse, blason, guerre et faits du roi, causeries qui n'avaient jamais tari au château de Crèveœur.

Le détail des spéculations de ces honnêtes trafiquants, de leurs efforts, de leur gain, ne fut pas même sans intérêt pour lui quand il entendit la belle Bonvarlet en raisonner aussi ; et, comme l'instruction de chacun des convives dépassait de beaucoup celle de la noblesse campagnarde d'alors, et peut-être de celle d'aujourd'hui, il commença à

les considérer avec une espèce de respect, et à croire que le négoce n'était pas une profession autant méprisable qu'on le lui avait dit. Le soir il quitta le marchand la tête pleine de balles, tonneaux livres et factures, et du souvenir de damoiselle Marçon.

Pendant qu'il méditait sur toutes ces choses, le seigneur de Crèvecœur et sa digne moitié en avaient arrangé d'autres dans leur respectable château. Ils avaient fait la demande pour leur fils de la très noble et très laide damoiselle de Bezannes, dont la famille, riche pour le pays, avait de grandes protections à la cour. La demande agréée, tout avait été immédiatement arrêté ; il ne manquait plus que le consentement des parties, circonstance dont on s'inquiétait peu à cette époque.

Le bon châtelain, heureux d'avoir assuré l'avenir de son premier-né, ne douta pas qu'il ne partageât sa joie, et, à son retour, il lui fit part du traité conclu et du jour fixé pour la cérémonie.

Innocent qui connaissait fort bien la damoiselle de Bezannes, qui était sa cousine, la vit dans ce moment

d'autant plus laide, qu'il avait encore devant les yeux la jolie figure de Marçon. Aussi resta-t-il si fort étourdi qu'il ne put dire une parole, et le père, très satisfait de son obéissance, s'empressa d'en rendre compte à sa femme.

Plusieurs parents ou amis étant arrivés, le châtelain, dans son contentement, ne fit aucune difficulté de leur communiquer le mariage, et Innocent fut mandé pour recevoir leurs félicitations.

Le malheureux les agréait de l'air d'un enrôlé à qui on lit l'engagement qu'il a signé après boire ; une vieille tante s'en aperçut : elle prit le père en particulier et lui dit : « Messire Philippe, la joie de votre fils me paraît bien silencieuse, et, si j'y vois clair, son amour pour sa future n'est pas des plus vifs. » Le père lui dit que l'enfant était ainsi fait, et que c'était son air habituel : la tante insista, le père n'en changea pas d'idée.

Cependant, le jour suivant, le fils n'ayant pas témoigné le désir d'aller présenter son hommage à sa fiancée, le châtelain s'en étonna ; une grande explication s'en suivit, à la suite de laquelle Innocent déclara, qu'il

n'épouserait pas sa cousine, parce qu'elle lui déplaisait. Son père lui répliqua que cette raison était absurde, et qu'il avait bien épousé la châtelaine. Le jeune homme répéta qu'il n'épouserait pas l'héritière de Bezannes, et le châtelain, qui était têtue et même un peu brutal, le poussant par les épaules, lui signifia de sortir du château et de ne jamais y remettre les pieds.

La solution était sévère ; mais le bonhomme ne revenait jamais sur ce qu'il avait décidé. Innocent le savait bien, les supplications étaient inutiles ; d'ailleurs quel que fût son sort, il le préférait à celui d'avoir une femme bossue, quant à la crainte de mourir de faim, le danger n'était pas beaucoup plus grand hors du château que dedans. Ainsi que nous l'avons vu, les vivres y étaient plus rares que toute autre chose ; ce fut peut-être pour cette raison que la dame du logis n'insista pas beaucoup pour le rappel de son fils. Dans une place affamée, on est obligé de sacrifier une partie de la garnison afin de sauver le reste, et le grand appétit d'Innocent le rendait redoutable à tous.

Le pauvre abandonné se trouva donc sur le pavé, en méchant pourpoint, sans un denier dans sa poche, sans autre ressource que la providence. Il fallut coucher à la belle étoile : la nuit était superbe, la saison fort douce, et il dormit assez bien pour un enfant prodigue.

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, il s'aperçut qu'une ration, quelque petite qu'elle soit, vaut encore mieux que l'air du temps. Son cousin de Richebourg lui avait témoigné assez d'amitié, il se hâta d'aller à Sorbon demander un asile. La nouvelle de son refus et de l'arrêt paternel l'y avait précédé, et il y fut reçu comme caïn, c'est-à-dire avec la porte au nez.

Il ne lui restait que son ami le peigneur, car il ne songeait pas à se présenter chez le marchand, tant il redoutait d'être vu en cet état misérable par la belle Marçon. Mais un malheur ne vient jamais sans l'autre, dit le proverbe.

En entrant à Réthel il remarqua beaucoup de monde aux fenêtres et aux portes ; bientôt un prêtre sous un dais et marchant grand pas, traversa la rue même où

demeurait le peigneur, et il vit le convoi s'arrêter à sa maison. S'informant de ce qui était arrivé, on lui apprit que le pauvre homme venait d'avoir une attaque d'apoplexie, et qu'il était à l'extrémité. Ce n'était pas le moment de lui demander à dîner, et il comprit que le repas du jour n'était pas encore assuré.

Le prêtre sortit. Innocent se joignit à la foule ; il alla ainsi jusqu'à l'église où, à sa grande confusion, il se trouva face à face avec le marchand venu, comme lui, prier pour l'agonisant.

Maître Bonvarlet, en le reconnaissant ainsi délabré et sans manteau, fut quelque peu surpris, surtout quand il aperçut qu'il cherchait à l'éviter ; il le suivit sans bruit ; lorsqu'il quittait l'église il l'accosta, et lui demanda pourquoi il se trouvait dans ce pitoyable accoutrement. Le jeune homme ne savait trop que répondre : enfin voyant que le marchand le regardait d'un œil défiant, et qu'il soupçonnait quelque escapade, il jugea qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de lui tout conter : ce qu'il fit bravement.

Le vieillard, qui d'abord l'avait applaudi d'avoir refusé la damoiselle de Bezannes, parce qu'elle était laide, le désapprouva quand il sut qu'elle était riche, et il s'offrit d'aller trouver son père, et demander sa grâce. Mais Innocent l'assura que cette démarche serait superflue, que d'ailleurs rien ne pouvait le décider à un mariage qui aurait été la première condition de la paix. « Eh bien ! Lui dit Ponsin, venez chez moi, mais oyez bien ceci : tout le monde y est occupé et je ne puis nourrir la fainéantise mère des vices. Un de mes apprentis vient de finir son temps ; voyez si vous voulez sa place. Je sais que ce n'est guère l'usage de prendre des gentilshommes pour garçons, car, en général, ils ne sont bons à rien ; mais par amitié pour votre grand-père, qui était un homme de sens et vertu, je passerai sur la coutume ; je vous donnerai la table, le logement, et trente livres de gages par année, si vous les gagnez. »

Innocent ne pouvait mieux faire que d'accepter ; aussi accepta-t-il, et l'espoir de voir à toute heure la belle Marçon y contribua autant que la faim.

Le lendemain il était installé dans le comptoir, pesant poivre et muscade, et mesurant des étoffes de Flandre ; ses fonctions se bornaient là par la raison qu'il ne savait pas écrire.

Quand on vit le gentilhomme courtaud de boutique, la rumeur fut générale, les petites gens passèrent et repassèrent devant la maison pour le voir ; et lorsqu'il balaya le comptoir, ou épousseta les balles, les enfants, réunis à la porte, poussèrent des cris de jubilation comme s'ils eussent vu danser un chameau.

Il résulta de ceci grand émoi et méchante humeur parmi la noblesse. Les Crèverœur, les Richebourg, les d'Avançon, les Bezannes, les Simonnet, les Fuchseberg, les Gomont, les Canelle, les Noyville, les Remont, les Chartogne, les Roquefeuille, les Camart, les Watelet, les Thugny, les Mont-de-Jeu, les Roquencourt, tous les cousins jusqu'au dixième degré se dépitèrent contre lui, et une assemblée de famille fut convoquée. Pour le faire enfermer comme maniaque et furieux.

Ce déchaînement des gentilshommes contre le pauvre

Innocent, aurait dû intéresser le peuple en sa faveur ; ce fut le contraire, il le regarda comme un transfuge à sa caste, un traître à son honneur. Les marchands s'effrayèrent à l'idée de voir diminuer leurs bénéfices si les propriétaires des fiefs et châtelains se mettaient à trafiquer ; et maître Ponsin fut grandement blâmé par le syndic de la communauté, pour avoir admis un noble dans son négoce : mais il se souciait peu des blâmes et propos quand il les croyait injustes ; il défendit son commis contre la malveillance de sa famille et les préventions de ses confrères ; il empêcha qu'il ne fût claquemuré comme fou ou assommé comme renégat.

L'existence d'Innocent n'en fut pas plus heureuse ; il ne pouvait sortir sans que les vagabonds et mendiants ne le suivissent en criant : « Voilà le seigneur vendeur d'épices », et ne lui jetassent des pierres.

Au logis, il était l'objet de toutes les niches et tribulations que pouvaient inventer ses compagnons apprentis. À table il avait la dernière place et les plus mauvais morceaux, et les servantes s'obstinaient à ne pas

changer son assiette et à ne jamais lui verser à boire, la jeune patronne semblait encourager toutes ces taquineries, car elle n'en réprimandait aucune. Les avis de son père n'y faisaient rien ; elle avait pris Innocent en déplaisir et mépris, et s'en faisait servir sans égard ni compassion, ni plus ni moins que s'il eût été un pauvre serf et servant besogneux.

L'infortuné n'aurait jamais supporté tant de dégoûts, et il aurait abandonné une ville où tout lui était amertume, si l'amour ne l'y eut attaché avec une chaîne de fer. Plus sa maîtresse le dédaignait et l'outrageait, plus sa tendresse pour elle semblait croître. Sa beauté, son instruction, son orgueil même en faisaient à ses yeux un être supérieur, une divinité aux pieds de laquelle il se serait prosterné le front en terre ; pour elle, il se résignait aux plus rudes et aux plus humiliantes épreuves.

Esclave soumis, n'étant coupable d'aucun tort ni irrévérence, il était difficile de concevoir pourquoi elle lui montrait un semblable éloignement ; douce et prévenante pour les autres, elle était avec lui seul impolie

et dure : un soir il en eut l'explication.

Accablé de fatigue, il s'était endormi dans un des magasins, lorsqu'il fut réveillé par une conversation animée, dans la pièce voisine : « Vous avez eu raison mon père, disait Marçon, de faire du bien à un malheureux, mais encore faudrait-il qu'il pût se rendre utile ; vous le nourrissez et le payez comme un commis, et il n'est pas même propre à faire un serviteur ; il ne sait pas écrire, il peut à peine lire, et quant aux chiffres et calculs, ne lui en demandez pas. Je ne m'en plaindrais à vous, s'il n'était, par sa naturelle sottise, une occasion de murmure et de mauvais exemple pour les autres apprentis, qui disent que celui qui ne sait rien faire ne doit pas être traité comme ceux qui ont science et vouloir, et marcher leur égal. Je suis loin de désirer que vous le délaissiez, mais éloignez-le de votre logis, placez-le chez quelqu'un de vos correspondants d'Espagne ou de Hollande ; vous éviterez ainsi toutes ces querelles avec la noblesse et vos confrères, et ces murmures de vos commis et familiers. »

Innocent ne douta pas que son ignorance ne fût la cause de l'antipathie de Marçon ; il pleura ; néanmoins, il ne se découragea pas, et il prit la résolution de s'instruire.

Il commença par s'exercer à écrire ; mais ce qui s'apprend facilement dans le premier âge présente des difficultés presque insurmontables à l'âge mûr. Occupé tout le jour de travaux corporels, n'étant guidé par personne, il fit peu de progrès. Il voulut connaître le calcul ; il n'y put parvenir seul. Il demanda des conseils à ses camarades ; ils les lui refusèrent en répondant qu'un gentilhomme devait tout savoir.

Cependant le dédain de la damoiselle augmentait de jour en jour ; elle trouvait mal chaque chose qu'il faisait : en cela elle avait raison ; car, acharnés à sa perte, les commis et gens de service dérangent ou gâtaient incessamment ce qu'il avait disposé. Le marchand, son protecteur, commençait même à perdre patience.

Voyant que ses efforts ne pourraient l'empêcher d'être renvoyé, et craignant par-dessus tout de s'éloigner de celle qu'il adorait, Innocent résolut de s'adresser à elle-

même pour obtenir l'instruction qui lui manquait. Un jour donc, surmontant sa timidité, il lui présenta sa requête.

La jeune fille fut étonnée que celui qu'elle avait si maltraité eût songé à elle pour un semblable service ; cette confiance en son savoir et sa justice la flatta. L'amour-propre d'une femme est toujours plus ou moins éveillé quand un homme jeune et beau implore son appui.

Elle consentit. Bientôt la soumission de son élève et son application la touchèrent, ses progrès l'intéressèrent ; enfin la maîtresse finit par avoir autant de plaisir à donner sa leçon, que l'écolier à la recevoir.

En moins d'un an Innocent devint le plus instruit des commis ; il eut le salaire dont il avait la promesse ; et une affaire importante se présentant en Hollande ; le marchand le chargea d'aller la régler.

Marçon avait elle-même conseillé à son père de lui faire faire ce voyage qui devait durer six mois. quand il fut parti, elle en eut regret ; il lui manquait quelque chose : elle cherchait toujours quelqu'un ; elle attribuait

cela à l'habitude ; cependant son inquiétude ne se calmait pas ; elle attendait avec impatience les nouvelles de Hollande ; et, quand elle voyait que le voyageur était en bonne santé, elle était moins soucieuse.

Plusieurs propositions de mariage lui furent faites, notamment au nom de la famille du premier commis ; elle les refusa toutes, et pourtant ce premier commis était riche et de bonne mine. Chose étrange ! Elle ne pouvait plus le voir depuis qu'il avait témoigné tant de haine contre Innocent, quoiqu'à cette époque elle eût fait de même et pis encore.

Les six mois étaient près d'expirer, lorsque son père lui annonça qu'il avait donné une nouvelle mission à son envoyé ; elle l'en blâma en disant qu'il était utile au logis depuis qu'il n'y avait plus de premier commis. Le marchand s'émerveillant de lui voir désirer la présence d'un homme qu'elle avait si fort détesté, et dont elle-même avait demandé l'éloignement, lui répondit qu'Innocent s'étant acquitté à son contentement de la première affaire, il avait dû lui confier la seconde plus

importante encore, car il s'agissait d'une riche cargaison de denrées indiennes que les publicains d'Espagne avaient séquestrées injustement, et dont il demandait restitution ou indemnité.

La pauvre Marçon prit la chose le cœur gros, et maudit bien ces gens du fisc avides et chicaniers. Depuis ce jour, elle voulut écrire de sa main les dépêches qui avaient trait à ce débat, et le marchand remarqua qu'elles étaient toujours grosses et abondantes de paroles oiseuses.

Les jours d'attente sont longs, mais enfin ils finissent. Le voyageur revint après avoir sauvé une partie des marchandises, et tiré du reste un si haut dédommagement que son patron satisfait lui dit qu'il l'associait à son négoce.

Grâce à la bonne conduite d'Innocent, à l'instruction et l'expérience qu'il avait acquises dans ses voyages, la maison prospéra plus que jamais ; toutes les préventions de Marçon étaient non seulement dissipées, mais elle l'aimait autant qu'elle l'avait haï ; elle le dit à son père, et

leur hymen fut décidé.

Tandis que ces événements se passaient à Réthel, l'abondance ne régnait pas au château de Crèvecœur, et le châtelain serait mort de faim avec sa famille, si depuis deux années il n'eût reçu des secours d'une main inconnue. Il les acceptait sans réclamation ni enquête, persuadé que c'était une restitution ; il ne s'était d'ailleurs aucunement informé de son fils depuis qu'il avait perdu l'espoir de le faire cloître dans une prison noble. Il fut donc bien surpris lorsqu'un jour il reçut une lettre respectueuse par laquelle ce fils, en lui annonçant qu'il avait acquis une terre seigneuriale, lui demandait son agrément à son mariage avec la damoiselle Bonvarlet.

Le bonhomme ne concevait comment celui qu'il avait chassé quelques années auparavant, en veste et sans un sou vaillant, était devenu propriétaire et le fiancé de la fille du plus riche marchand du Réthelois. Cela dépassait les bornes de son intelligence ; mais toute la fortune du monde ne pouvait lui faire oublier son antipathie pour la roture et le trafic ; aussi refusa-t-il tout net son

consentement.

Ce refus affligea Innocent qui tenait fort à la bénédiction paternelle ; il alla en soupirant confier son embarras au marchand qui n'en fit que rire : « Tenez mon fils, lui dit-il en lui présentant une petite cassette couverte de poussière, allez montrer cela à votre père, et ne vous inquiétez pas du reste. »

Innocent fit ce qu'il lui disait ; il porta la boîte jusqu'au château où il n'osa entrer. L'objet remis au bonhomme, il ne comprit d'abord de quoi il s'agissait. L'ayant ouvert, il trouva beaucoup de parchemins et paperasses qu'il ne sut déchiffrer ; car, s'il n'était pas habile sur l'écriture du temps, il l'était moins encore sur celle d'autrefois. Ayant mandé le curé et le magister, ils finirent par découvrir, en réunissant leurs lumières, que c'était les titres et preuves des Bonvarlet, gentilshommes aux armes d'argent, à la croix de sable chargée de cinq annelets d'or.

Ceci leva une partie des scrupules du gentilhomme ; cependant consciencieux sur la matière, il ne pouvait se

dissimuler que les Bonvarlet ayant été marchands avaient dérogé. Pour le tranquilliser, maître Ponsin, qui venait de céder son commerce à son futur gendre, et qui n'était pas fâché de se procurer quelque petite occupation d'amateur, acheta la charge de conseiller du roi qui se trouvait alors à vendre ; ce qui le refit gentilhomme, et lui rendit le droit de reprendre sa croix de sable et ses cinq annelets d'or, chose qui n'était pas d'un petit agrément. Le châtelain venait en outre d'apprendre que c'était son fils qui l'avait secouru dans sa détresse ; il consentit donc au mariage qui fut célébré gaiement, avec festin, danses, et ménétriers.

Messire Philippe éprouva cependant un grand désappointement quand, au lieu de venir habiter le très noble château de Crèveœur, les mariés préférèrent leur maison très bourgeoise de Réthel, parce qu'elle était commode, solide et propre à leur commerce qu'ils prétendirent continuer sans s'inquiéter des propos des gentilshommes. Le fier châtelain en fut longtemps inconsolable, et il n'entendait jamais parler de marchand ou marchandises sans rougir de honte : néanmoins, en

voyant que l'abondance avait reparu dans son vieux manoir, que ses autres enfants, grâce aux bénéfices du négoce, étaient placés, dotés et mariés, il commença à le croire moins abominable devant dieu, et avec le temps il s'humanisa si fort, qu'on prétend qu'un jour on le vit assis dans le magasin de son fils.

De son côté la dame de Crèvecœur s'était dégoûtée tout-à-fait de sa noble résidence où elle n'avait jamais cessé de trembler, et qui en vérité était moins rassurante que jamais ; car malgré les étais et supports, il en tombait un morceau à toutes les grandes pluies ou coups de vent. Le châtelain lui-même, tout intrépide qu'il était, finit par craindre que les voûtes ne lui descendissent sur la tête. Un beau jour, il se retira dans sa maison, sise au faubourg de Réthel abandonnant la mesure aux éléments, sous les efforts desquels on la laissa couler paisiblement, pour éviter les frais de démolition. Avec les matériaux ou bâtit une ferme coûtant peu à entretenir et rapportant une somme honnête, qui, jointe aux dons de son fils, remit messire Philippe en si bonne position qu'il put jusqu'à sa mort boire et manger à son appétit.

Vers l'an 1650, les espagnols s'étant approchés de Réthel, Innocent, à la tête des bourgeois, défendit vaillamment le terrain ; ce qui n'empêcha pas la ville d'être prise : toutefois compte fut rendu au roi Louis qui fit complimenter de ses faits et gestes le vaillant seigneur de Crèvecœur, marchand bourgeois de la bonne ville de Réthel.

Son fils ponce fut également seigneur et marchand, et s'en trouva bien ; il tint joyeuse table, quoiqu'il eût perdu ses privilèges. Mais comme il n'est de si bonne maison qui dure, son petit-fils Rémi-Louis, s'étant fait breveter colonel, devint gouverneur et grand-prévôt, ce qui remplaça son revenu au pair avec ceux de ses oncles et cousins les seigneurs de Mont-Laurent, de Sommevesle, d'Avançon, de Sorbon, de Chappes, d'Écly, d'arnicourt, de la Cailletière et autres qui traînaient l'épée en mangeant des croûtes et qui en mangent peut-être encore.